L'ESPION PATRIOTE A PARIS;

Manuſcrit trouvé dans les papiers du Secrétaire de M. de la Fayette.

Riche, & vuide de biens, libre & chargé de fers.
RACINE, Poëme de la Religion.

S'imprime à la Samaritaine, aux dépens de la Milice Bourgeoiſe.

Se diſtribue ſur le Pont Neuf & dans tous les Diſtricts.

Octobre 1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRE

ADRESSÉE

AUX GROS BOURGEOIS DE PARIS.

BONJOUR ! mes chers Bourgeois de Paris, bonjour ! depuis long-temps vos sottises me mettent la bile en humeur, & il faut que je me satisfasse. Peut-être quelques-uns de vous se fâcheront, tant pis ; d'autres riront, tant mieux ; ceux-là seront sages, car, comme on dit, qui se sent morveux, se mouche, & je ne m'adresse qu'aux morveux. Un autre à qui ces dernieres révolutions ont donné quelques grains de prétentions, & qui pourroit bien être officier : il faut le faire taire, dira-t-il, son clabaudage m'ennuie d'avance. Il faut faire brûler la lettre à la suite d'un conseil de guerre, le faire décrêter par sentence du district, & le renfermer par arrêt de la municipalité ; car la nation ne veut pas choisir de juges pour son tribunal judi-

ciaire ; & laiſſe échapper tous les criminels de lèze-nation. C'eſt, comme on l'a fait au poëté Romagne, entre quatre murailles, qu'il faut faire germer & améliorer ſes idées. » Tout doux ! tout doux ! mon cher monſieur l'officier. Je ſais, libérateur bourgeois de Paris, que la liberté individuelle eſt ſi ſacrée pour vous, que renfermer un homme ſur le moindre ſoupçon eſt pour vous la plus petite choſe du monde. Ce qui eſt bon à prendre eſt bon à rendre. On ne peut faire un pas, une démarche, ſans avoir le compte le plus rigoureux à vous rendre. Vous placez garniſon chez le citoyen de la maniere la plus honnête poſſible (1). Vous ne permettez plus de s'aſſembler ni dans le Palais Royal, ni dans tout autre endroit pour y dire que nos députés ſe conduiſent, quelques-uns j'entends, au moins comme des machoires, pour ne

---

(1) Je fus témoin d'un ordre de placer garniſon, que donnoit un bourgeois, à un jeune homme qu'il préféroit à cauſe de ſon honnêteté. Il termina ſon ordre par ces mots : « Si l'on ne vous paie pas tout de ſuite, vous direz, monſieur, voici une glace, des meubles, nous allons les faire vendre. »

pas dire pis. Il eſt vrai que nos bourgeois, non militaires, ſont trop violens, & prennent l'alarme avec une trop grande légéreté françoiſe. Mais, que voulez-vous, il eſt encore permis de craindre, & de ſe méfier des nouveaux complots que peuvent tramer dans l'ombre, des hypocrites, des égoïſtes, des incendiaires, des aſſaſſins & des empoiſonneurs (1). Vous ne permettez plus qu'on y diſe dans ce Palais Royal, l'écueil où ſe briſa le vaiſſeau de l'ariſtocratie, que notre Mirabeau qui raiſonne ſi bien ſur tout autre article, peut ſe tromper ſur celui du *veto*. Mais pour une erreur, alloit-il, envoyer à cet honnête homme l'emblême de votre reconnoiſſance figurée par des potences, des échaffauds, des coupes, des poignards, & des groſſieres injures, le tout ſigné par un de Saint-Huruge, & par cent autres démoniaques. Ne puis-je vous dire, à ce Palais Royal, berceau de notre jeune liberté, qu'il ne doit exiſter aucun *veto* en faveur du Roi,

---

(1) Je parle de ceux qui vouloient nous entraîner à leur avis avec des haches & des boulets rouges.

que nos députés l'ont déjà dit dans un moment de crise, & que notre Sire s'est mis dans le cas de n'être pas ménagé. Ne pourra-t-on plus y prédire sans être sorcier, que si nos députés ne se conduisent avec plus d'ordre, d'union & de sagesse, il faudra se reparler à coups de canons, ou retomber dans un gouffre cent fois pire que celui dans lequel nous étions avant ce tintamarre. Car, parlons juste, ils nous forgeoient des fers, ces aristocrates, qui défendent leurs privileges avec des moyens si doux. Mais ils les couvroient de fleurs (1). Ils sauvoient au moins les apparences. Actuellement au lieu de dix, de vingt, nous avons cent mille maîtres des plus rustres, qui vous bourrent un honnête homme, comme un chien de prison les prisonniers. Soumis à des pieds plats d'officiers, sans être soldats ; à des juges ignorans, & surchargés d'affaires, sans être fautifs ; maltraités par des malotrus soldats sans rime ni raison, arrêtés à chaque pas

(1) Je ne parle pas des derniers fers qu'ils vouloient nous mettre le 14 juillet. Ceux-là n'étoient pas couverts de fleurs.

par des ſentinelles qui obſtruent les paſſages, & vous preſcrivent votre chemin, menacés de la lanterne au moindre mot, bien dit ſouvent, & mal interpreté. Eh! meſſieurs les bourgeois, vous me forcerez à dire comme l'âne de la fable auquel vous pouvez ſi bien vous comparer les uns les autres, dans l'occaſion : « Si je dois vivre bâté, que m'importe par qui je le ſois. » Dans vos diſtricts, le champ de la raiſon y devient le champ de Bellone, on s'y bat, on s'y chamaille, on crie, on s'égoſille, on s'époumone, ſans ſe faire entendre, on déraiſonne en raiſonnant, & l'on n'y conclut rien. Encore tous ne peuvent-ils pas parler, & la voix foible, quoique ſage, y eſt toujours étouffée. Vos victoires, que vous portez ſi haut, n'ont point été remportées ſur les cruels préjugés qui vous aſſiegent. Vous avez beau vous peindre vous mêmes (& c'eſt par modeſtie peut-être), comme des géans, vous n'êtes que des pigmées, ou, pour me ſervir de l'expreſſion d'un de vos amis très-connu, Welches vous futes, Welches vous êtes, & Welches vour ſerez.

Revenons à vos victoires. Un jour vous prîtes d'aſſaut les invalides, qui vous

ouvrirent leurs portes. *Fanfares*, vous forçâtes, par exemple, cette orgueilleuse bastille, à baisser sa tête altiere. A la bonne heure celle-ci. Quoique cette bastille fût mal commandée, mal défendue, la partie fut chaude ; aussi fut-elle la seule. Mais, est-ce vous, mes amis les gros bourgeois, officiers actuels ; est-ce vous sincérement qui firent toutes ces belles choses. Semblables au singe, vous mangez les marrons qu'aux dépens de sa patte, minon a tiré du feu ; de vos fenêtres vous accompagniez nos convois par vos applaudissemens. Dans les momens de crise, vous cédiez volontiers à une épouse en pleurs, qui, sans le danger qu'elle couroit elle-même, eût préféré vous voir aux cent diables faire place à un galant. Vous aviez, dites-vous, des biens, un état, vos enfans, votre épouse, qui vous tenoient à la vie ; mais votre épouse, vos enfans, votre vie, vos biens, & votre état n'étoient-ils pas en danger ? Ayant plus d'intérêt à défendre, ne deviez-vous pas avoir plus de courage ? Le péril une fois passé, vous vous êtes présentés. « Quoi donc, avez-vous dit ; avec une arrogance extrême,

irons-nous avec tel & tel ? il faut renvoyer ceux-ci, ne pas souffrir ceux-là ; c'est trop nous compromettre, ou bien ils veilleront, nous dormirons, nous serons pour la parade, ils seront pour la fatigue ; ils ont été soldats, nous serons officiers. »
A ce bel arrangement, chacun prit un habit, sans songer qu'un tel habit imposoit des devoirs. En un clin d'œil, voilà quarante mille hommes volontaires. Nouveaux débats. Tous veulent commander, aucun ne se croit forcé d'obéir. Tous portent les marques qui doivent distinguer le commandant, & l'on trouve par compagnie cent officiers contre un soldat. Le goût de la nouveauté s'empare tellement de nos cervelles bourgeoises, qu'excepté le desir de monter des gardes qui commencent à tiédir, tout est encore rage ou fureur. Plusieurs, tout le jour, dans leurs districts, culbutent leurs maisons sans relever l'état. D'autres oublient qu'ils ont des enfans, pour songer à se donner des tresses en or sur les épaules ; celui-ci, pour remplir son service dans les regles, fait ronde majore seul & sans même avoir de feu, d'autres desireroient (presque, mais un grand presque) qu'on en vînt à une ac-

tion pour essayer leurs armes. Patience, mes amis, patience, c'est à la petite guerre que vous brillerez, c'est aux exercices à feu que je vous attends (1). Ceux-ci courent à un repas public, enseignes déployées, & ceux-là, peut-être enfin, au détriment de leurs femmes, ne couchent plus qu'avec leurs fusils.

L'un portant à la droite un fer qui le fait frissonner à chaque clin-d'œil involontaire, qui le lui fait appercevoir si près de lui; le regard élevé, la bedaine en avant & la jambe en Vestris, marche un jour de Saint Louis au son de la caisse roulante, & à la tête de sa cohorte, fiere de

---

(1) Autrefois le drapeau ne faisoit marcher le soldat qu'au combat ou à quelque cérémonie militaire & pompeuse. Le commandant d'un certain district l'ayant tout invité à un repas, ils y allerent enseignes & flammes déployées. Ce qui paroîtra sans doute bien étonnant à la postérité, c'est qu'il n'y soit pas allé au moins ses fusils chargés à balle, & ses gibernes remplies de cartouches. L'ennemi auroit eu certes belle à surprendre, au sein de Paris, des soldats ivres & gavés. Mais heureusement les ennemis n'ont pas paru.

fendre dans la grande allée des thuileries, les flots tumultueux & pressés d'un peuple de promeneurs curieux, oisifs, admirateurs ou rieurs.

L'autre guêtré, le sabre au côté, les épaulettes d'or, marche dans une promenade comme à une action. Il y étale un haussecol brillant où semble écrit : *Voyez moi*, je suis riche & officier. Ah, Messieurs les officiers, ce hausse col hors du service offre écrit à l'œil du sage : *Je suis officier & sot.* Pour vous guérir de cette maladie, il faudroit un duc du Châtelet pour colonel, & qu'il vous ordonnât de ne porter que l'habit uniforme, cet ordre suffiroit seul pour envoyer au garde-meuble l'habit & l'attirail par compagnie (1).

C'est au moment que la nation rompt avec force les obstacles qui la séparoient des grands, c'est au moment que vous voulez rabaisser ces grands à votre niveau, que vous prétendez mettre une si grande distance entre le peuple & vous. Faudra-t-il

---

(1) Preuve de la subordination des successeurs de nos marquis aux gardes.

qu'un jour ce peuple vous traite comme aujourd'hui vous traitez les grands. Vous, si doux, si bas, si méprisables devant eux, si durs, si hautains, si méprisans devant lui. Quand Naudet (1), sage & prudent, présidoit un de vos districts, vous le rejettâtes parce que des bourgeois, bouchers, il est vrai, lui reprochoient de s'être montré sur la scene. Un acteur, fi donc ! Un homme excommunié n'est pas plus qu'un chien, & déshonoreroit un bataillon de bourgeois bouchers. Quand ils existoient, nos philosophes n'ont pu vous dérouiller, qui pourra le faire à présent qu'il n'en existe plus, ou que tout le monde se mêle de l'être ? Welches vous fûtes, Welches vous êtes, Velches toujours vous serez.

L'armée Romaine étant fondue dans les plaines de Cannes, Rome vit sortir de son sein une armée subite qu'il lui eût été impossible de fournir dans ses temps de grandeur & de faste. Ainsi que l'ancienne Rome, Paris, au moment le plus désespéré, offre deux cent mille hommes sous

(1) Acteur des François.

les armes. Des dents semées du serpent de l'aristocratie naissent des bataillons de soldats armés. Quelle recompense donnera-t-on à cette jeunesse belliqueuse? Aura-t-elle la jouissance d'embellir les fêtes que son courage semble nous amener? Les gros bourgeois arrivent; gare! garé! on la désarme, on la désarme avec mépris, & quarante mille volontaires en habit uniforme ont seulsle droit de protéger les processions pieuses de nos femmes & de nos filles, & d'assister à nos cérémonies (1). Quarante mille, c'est assez, c'est beaucoup même, s'ils étoient de vrais soldats. Mais combien d'entre eux ne rougissent pas d'avouer leur foiblesse d'avance, & sans y être provoqués. « moi, dit un sergent, j'apprends à » faire la charge. Mais c'est bien pour la » charge. S'il survenoit une révolution,

(1) Cette ingratitude fut portée si loin que ceux qui se signalerent au siege de la bastille, & qui forment le bataillon dit de la bastille, qui ont toujours eu le plus de mal, & les postes les plus dangereux, ne sont pas connus, & que l'horloger n'a pas reçu le plus petit hommage dont on a accablé son compagnon, le soldat des gardes Françoises, Henri Dubois.

» je me cacherois » — « bon, dit un au-
» tre, on croit que cet habit m'engageroit
» à m'exposer. J'ai mon état, ma mai-
» son, &c. &c ». Un troisieme n'entend défendre & garder que sa propriété, & ne veut pas sortir de son district, ensorte que si son quartier voisin est attaqué, incendié, l'ennemi n'est pas encore sur lui, ne brûle pas encore sa maison, cela le doit-il regarder? ô Parisiens! quand toutes les trahisons réunies vous exposent à la disette la plus cruelle, vos préjugés peuvent-ils vous engager à vous approvisionner de ris. O Parisiens! serez-vous toujours esclaves de vos préjugés? Seront-ils plus forts que les forts mêmes que vous renversez, que les chaînes & les verroux que vous brisez. Mais quels fers brisez vous? On vous doit un compte de chaque pas, chaque démarche, chaque parole, chaque action, & l'auteur qui vous diroit une vérité dure, n'auroit-il pas encore à craindre la cigüe de Socrate? On vous doit un compte que vous devez vous-même à votre tour. Tout est encore incertain, & dans le cahos, & vos dissensions, vos sottises, donnent continuellement prise à vos ennemis. Rien n'est décidé, reglé.

L'abîme eſt encore ouvert, & vous vous dites libres. Le malheureux, qu'un fardeau énorme ſurcharge, gliſſe; il veut ſe redreſſer, tombe, & ſon fardeau l'écraſe. Craignez la rechute, mes bons amis, elle ſeroit pire que la chute, & l'on ne compoſeroit que l'épée dans la gorge. Ces révolutions doivent vous rendre ſages, prudens, modérés, ou vous ne le deviendrez jamais; gardez vous de n'être ſoldats que pour combattre nos tant aimables pariſiennes. Ce ne ſont pas là vos ennemis les plus redoutables. Il en eſt d'autres qui ne cedent pas au premier choc, qui ne rendent pas les armes au premier feu; gare! qu'ils ne trouvent des femmes à vaincre, je ne le ſouhaite pas, parce que vous êtes bons, que j'aime les hommes, & ma patrie, & que je ſuis des vôtres; mais, mes chers bourgeois, ſoyez plus fermes, moins ſots, moins prévenus, moins orgueilleux, moins tenaces à vos prejugés, moins welches, en un mot, & vous ſerez les premiers bourgeois de l'univers : ainſi ſoit-il, adieu mes amis : ma lettre eſt longue. Et ſi je diſois tout, qu'elle ſeroit longue!

Votre zélé & intime
compatriote, H. J.